

# Signes de perdition

Autor(en): **Roud, Gustave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **1 (1968)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869805>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## SIGNES DE PERDITION

*Que vous dire, sinon la vérité ? Ma vie est de plus en plus vouée aux « créatures de l'Enfer ». Sans doute parviendront-elles à me tuer.*

(D'une lettre d'Edmond-Henri Crisinel.)

Les plus beaux poèmes, ceux qu'à peine découverts nous avons faits nôtres par une sorte de rapt irrésistible ou qui, tout au contraire, nous ont eux-mêmes *ravis*, au double sens du mot, tous vivent en nous désormais d'une double vie. Certes, ils sont prêts à resurgir à notre moindre appel, à renaître docilement au fil de notre mémoire et de notre voix, sitôt choisis le lieu et l'instant propices. Mais ils mènent aussi en nous une autre existence, plus secrète et plus volontaire.

Voyez : même aux heures où nous vivons sans vivre, c'est-à-dire excessivement distraits de nous-mêmes et plus encore de la poésie, un vers, une phrase, un quatrain peuvent soudain, sans aucune sollicitation de notre part, reflleurir au cœur de notre vacuité, ou même c'est tout un poème que recrée en nous une voix sans lèvres, lente, rare, et si distincte cependant dans son inquiète insistance.

Et cette voix tue, le silence ne revient pas toujours tout de suite. Non, ce qui vient d'être dit, ou plutôt chanté, demeure étrangement présent dans notre nuit intérieure et se nimbe d'une sorte de phosphorescence qui propage une interrogation et une affirmation diffuses. Elle semble nous dire, nous suggérer plutôt : « Une fois de plus, vous avez entendu et cru comprendre ? Non, notre mystère est plus profond. Ecoutez encore ! » Et parfois le miracle a lieu : le vers, la phrase ou le poème entier développent une tout autre résonance, infinie, qui nous peuple et nous illumine enfin.

*Signes de perdition par milliers, dans le ciel, sur la neige, au fond des yeux.*

Tels ces mots, ce peu de mots. On les lit, vous vous souvenez, dans la seconde partie, centrale, d'*Alectone*, cette prose d'Edmond-Henri Crisinel, l'un des plus beaux poèmes nés sur notre sol romand, d'une intensité tout ensemble et d'une transparence inouïes et dont le temps, loin d'affaiblir le pouvoir, semble au contraire en accuser toujours plus l'ampleur, comme il advient à la haute poésie qui ne surgit pas tout armée du seul encrier, mais qui a connu une vraie et douloureuse naissance de sang.

*Signes de perdition par milliers, dans le ciel, sur la neige, au fond des yeux.*

Ces quelques mots, oui, nous les avons lus et tout de suite, avec tout le poème, ils avaient commencé à vivre et à renaître dans notre mémoire, mais entièrement « situés » à l'intérieur de ce poème, liés, nous semblait-il, à un moment précis de cette descente du jeune héros Samuel aux enfers. L'un des plus terribles, d'ailleurs, il faut le dire. Cependant il s'agit d'un moment unique, sans doute affreusement vécu au plus aigu de la menace et du désarroi, mais que *d'autres* vont suivre, ceux-là riches en signes de rémission. C'est pourquoi, longtemps, nous n'avions fait en nous redisant ces mots qu'effleurer leur mystère.

Il a fallu leur seconde vie en nous, abruptement, imprévisiblement manifestée, avec une insistance toujours accrue jusqu'à l'urgence dans l'interrogation, pour nous ouvrir enfin les yeux.

*Signes de perdition par milliers, dans le ciel, sur la neige...*

Ces « signes » (la question revenait sans fin), quels avaient-ils pu être pour Samuel, le « double » alectonien du poète ? Dans le ciel, voyait-il telles figures hostiles suscitées par un perfide mouvement des nuages ? Lisait-il sur la neige une écriture d'ombres, maléfique, contre le feuillet blême ou endiamanté de l'étendue ? Au fond des yeux, déchiffrait-il un refus pire que la cécité ? Ou bien, partout, le même et morne regard du bourreau ?

— Nous ne le saurons jamais, me redisais-je, mais nous savons qu'ils foisonnaient, ces signes, *par milliers...*

Et soudain l'illumination eut lieu, cruelle :

Pour le héros du poème, cette menace fourmillante, innombrable, de perdition s'est dissipée et la guérison a pu survenir. *Mais non pour le poète.* Or *Alectone* aurait dû acquérir pour Crisinel (et sans doute avait-il espéré la lui conférer) l'efficace d'un exorcisme. Ou mieux encore devenir, à force de génie dans l'entrelacs musical, transparent, des mots et des phrases, un piège à démons définitif.

Hélas, le poète n'a pu obtenir pour soi qu'une sorte de répit, et l'on se souvient qu'au bref cantique de délivrance de la *Suite mystique* : « Cloches de mon Eglise » a fait suite aussitôt un nouvel aguet de Satan.

Et c'est alors la destinée même de Crisinel que notre vue, ayant pris toute son ampleur, nous fit revivre en un éclair, dans une sorte de court-circuit qui nous mit brusquement en contact avec sa réalité profonde, c'est-à-dire un tragique *absolu*. Et ce tragique, nous l'éprouvions à notre tour presque physiquement. Si la poésie, comme nous le proposons un jour, apparaît comme une quête de signes menée selon une certaine inflexion de voix, qu'on imagine ce qu'elle peut devenir quand ce sont *les signes eux-mêmes* qui assaillent le poète infortuné, annonciateurs unanimes d'une perdition inéluctable, et triomphent de tous ses essais de conjuration, prissent-ils la forme du plus déchirant des poèmes !

Assumer alors en pensée, à notre tour, au plus profond de nous-mêmes, dans une emprise totale et comme instantanée, la réalité de cette existence qui est celle d'un homme traqué, n'est-ce pas là accomplir l'acte préparatoire nécessaire qui peut donner à notre hommage, vingt ans après la mort du poète, tout son sens ? Nous distinguerons mieux ainsi combien, vu d'aujourd'hui, le triomphe de ces signes de perdition fut éphémère. Ils ont abrégé, certes, le séjour de Crisinel parmi nous, mais plus les années s'amoncellent (ou s'annulent), et plus le poète, par une sorte de renversement souverain, prend figure de vainqueur pour avoir transmué en chant l'aboi, les cris, le pourchas de la « meute hurlante » et doué d'une éternelle présence poétique les puissances d'ombre, infatigables pourvoyeuses du néant. Devenu la proie de ces puissances, muées en bourreaux intimes, qui l'ont condamné sans relâche à une sorte d'expiation immotivée, Crisinel, parmi leurs victimes innocentes, apparaît comme l'une des plus nobles. Voilà ce qu'il nous importait de redire, avec un dernier souvenir peut-être :

Cette native noblesse qui triomphe dans sa poésie jusque dans l'imploration la plus nue, la plus fragile supplication, c'est elle qui donnait aussi à la propre voix du poète son inflexion profonde. Voix simple et grave, demeurée vive en nous à l'égal des poèmes et qui résonne encore, après tant d'années, dans la vieille chambre paysanne où nous parlions de Trakl, le jeune visionnaire autrichien, et de ses proses délirantes. C'était décembre, avec la neige et son étrange lumière intemporelle ; Crisinel, en retrait dans un angle d'ombre, nous disait combien sa récente approche de cette poésie l'avait ému. Et il y eut soudain dans sa voix tout unie un fléchissement, une alté-

ration fugace, mais bouleversante, comme si un douloureux rappel intérieur lui rendait brusquement sensible une angoissante parenté avec le jeune lyrique salzbourgeois, lui faisait même entrevoir dans la fin prématurée et tragique du poète une préfiguration possible de la sienne.

Qui pourrait le dire ? La voix de Crisinel était redevenue sereine. Mais nous qui avons vu cette préfiguration devenir une réalité, pourrions-nous oublier qu'une des proses de Trakl s'intitule « Métamorphoses du Malin », une autre « Rêve et Triomphe des Ténèbres » ?

Gustave ROUD.